

COMITÉ DE SAUVEGARDE DU VIEUX GRENOBLE

BULLETIN DE LIAISON

PRIX : 5 F

N° 39 - MARS 1990



Editorial du Président

Germain, professeur de Lettres au lycée Champollion, Raymond Girard, architecte des Bâtiments de France et moi nous sommes rendus à Lyon à l'invitation de Régis Neyret pour participer à un colloque sur les villes d'art dans la perspective de l'application de la loi Malraux sur les secteurs sauvegardés. Nous fîmes ainsi connaissance avec le mouvement Renaissance du vieux Lyon, pionnier en la matière et riche déjà de belles réalisations dans le quartier Saint-Jean. Le rôle indispensable des associations dans la protection du patrimoine local commençait à se dessiner clairement. Le regretté professeur Ambroise Jobert suscita une rencontre entre diverses personnes intéressées à la question et décidées à agir : le président René Fonvieille, Paul Dreyfus, Madame Foix, Monsieur Avezou, archiviste départemental, et moi-même. La brutale destruction des bases du mur romain, apparu sur 150 mètres de long à l'occasion du prolongement de la rue de la République, fut sauvagement perpétrée en 1964 malgré de multiples interventions auprès de la municipalité de Grenoble dirigée alors par le docteur Albert Michallon. Cet événement stupide, à jamais regrettable, servit de déclic et engendra la fondation du Comité de Sauvegarde du Vieux Grenoble. Autour de René Fonvieille, choisi comme président, se regroupèrent Madame Foix, secrétaire générale ; Claude Bandiéri, trésorier ; Pierre Vaillant, Félix Germain, Bruno Dardelet, Monsieur Avezou et moi-même, vice-présidents. Paul Dreyfus nous apportait le précieux soutien de son autorité et de ses articles dans le Dauphiné Libéré. La justification de l'entreprise se trouva dans l'adhésion de nombreuses personnes et dans le succès de plusieurs démarches. Rendus forts à l'égard des administrations et des élus par le nombre des membres du Comité, les responsables purent éviter plusieurs destructions fâcheuses (le bastion de l'échangeur, la poudrière de Vauban, etc.), susciter une politique de protection (création d'un secteur protégé), encourager les aménagements intelligents (prix des Trois Roses). En 1970, le président Fonvieille désireux de se retirer proposa ma candidature et c'est ainsi que depuis 20 ans je m'efforce de continuer l'œuvre de sauvegarde engagée il y a plus d'un quart de siècle.

Robert BORNECQUE

ANNIVERSAIRES

L'Assemblée Générale du 1^{er} mars, à laquelle participait un nombre élevé de nos adhérents, a été pour nous l'occasion d'exprimer notre reconnaissance à Madame Marie-Henriette Foix, secrétaire de l'association depuis sa fondation en 1964. C'est donc durant plus de 25 ans (le quart de siècle dépassé !) que Madame Foix a servi la cause du patrimoine ancien de Grenoble. L'ayant vu travailler depuis l'origine du Comité, ayant durant 20 ans de présidence pu compter sur son dévouement et son initiative, je suis heureux de pouvoir lui rendre ici un hommage profondément sincère, la remercier très vivement et lui souhaiter au nom de tous les membres du Comité certainement unanimes un agréable soulagement d'avoir posé une lourde tâche. Mais nous espérons bien qu'elle continuera de façon détendue à conduire avec nous une action déterminée en faveur des vieilles pierres de notre ville.

Chère Madame, chacun ici sera heureux de vous retrouver lors de ces permanences auxquelles vous avez été si fidèle et lors de nos escapades à Grenoble ou aux environs.

Le long service que je viens d'évoquer me suggère de rappeler les origines du Comité. Un jour d'avril 1963, Félix

Le patrimoine de Brié

La commune de Brié et Angonnes gravite de plus en plus dans la zone d'attraction grenobloise. Elle a pourtant jusqu'ici assez bien conservé son caractère rural, même si les pavillons des résidences secondaires se multiplient et constellent de leurs prismes clairs le fond de paysage verdoyant.

Combien de temps cette situation pourra-t-elle se maintenir ? Les agriculteurs qui entretiennent la campagne sont âgés, leurs enfants partent à la ville, la pression des investisseurs fonciers va s'accroissant. Aussi, en dehors des mesures d'orientation générale qui relèvent des élus et de l'administration, est-il opportun d'étudier, de protéger et de mettre en valeur la patrimoine ancien de la commune. Pierre Melquiond, vice-président du Comité de Sauvegarde résidant à Brié, est passé à l'action. Une association s'est formée qui recense toute trace intéressante du passé dans les archives comme sur le terrain. Le « bicentenaire » fut l'occasion d'une exposition-bilan sur Brié et la Révolution. Je vous propose ici quelques lignes sur des éléments qu'il vous sera loisible d'aller contempler sur place.

Le nom du village de Brié - villa Braciaca - dériverait de celui du propriétaire romain du grand domaine local. L'occupation de ce plateau ensoleillé était d'ailleurs plus ancienne puisque l'on a découvert dans une tombe des bracelets ronds et dorés de la Tène ancienne (âge du fer). Jusqu'à l'époque moderne, la liaison entre Grenoble et Vizille a dû éviter aussi bien de passer par Uriage (obstacle des gorges du Sonnant, puis des marais de Vaulnaveys) que par Pont-de-Claix (difficulté du défilé du Maupas). La route franchissait donc le plateau. Allait-elle, comme certains le pensent par Echirrolles et Bresson vers Haute-Jarrie et Montchaboud ? La fin de l'itinéraire me paraît difficile et je pencherais pour le tracé Eybens - Tavernolles - Brié que suit aujourd'hui la D 5. L'étymologie de Tavernolles (Tabernae, les tavernes, un relais en cours de route) semble témoigner du passage de la voie romaine, réparée et modernisée par Lesdiguières quand il créa la route royale de Grenoble à Gap par son bourg natal de Saint-Bonnet-en-Champsaur. Cette voie, longtemps appelée route du Connétable, du nom de son créateur, est devenue route Napoléon, lequel ne fut pourtant qu'un simple utilisateur !

Le problème on le sait était d'entretenir ces chemins. Les paysans étaient chargés de ce soin sur leur paroisse et cette « corvée des chemins » suscitait bien des plaintes. La Fontaine la cite parmi les calamités qui accablent le pauvre bûcheron :

« ... Le créancier et la corvée
Lui font d'un malheureux la peinture achevée. »

Comme par dessus le marché le résultat était médiocre, le contrôleur général des Finances Orry réforma le système en 1738. Classant les routes par degrés d'importance (grandes routes, routes, grands chemins, chemins, chemins royaux et chemins de traverse), il fixa le secteur d'entretien par des bornes délimitant la part de chaque paroisse. Les hommes âgés de 16 à 60 ans étaient requis, ils devaient apporter outils et attelages et travaillaient sous la direction de sous-ingénieurs qualifiés. Les résultats, au prix certes de bien des injustices, furent remarquables et le voyageur anglais Arthur Young notait en 1789 : « Si les Français n'ont pas d'agriculture à nous montrer (sic !), ils ont de grandes routes. » La D 5 est encore aujourd'hui jalonnée par plusieurs bornes de corvée, aux belles formes pyramidales ; les inscriptions sont encore très lisibles.

C'est par cette route que Napoléon au soir de l'étape du 7 mars 1815 arrivant de Corps par Laffrey, se rendit de Vizille à Grenoble. Le colonel Labédoyère, âgé de 28 ans, vint se mettre sous ses ordres avec son régiment.

La rencontre eut lieu dans la descente au nord de Brié. « Colonel, votre dévouement m'est précieux, vous et le 7^e ferez désormais partie de ma garde ! » lui dit Napoléon. Evoquons encore le passage de La Fayette le 19 août 1829. Après avoir reçu à Grenoble un accueil délirant que perpétue la rue La Fayette, il partit pour Vizille voir son ami Augustin Périer. Les Vizillois vinrent l'attendre à Tavernolles, limite du canton, où se dressait un arc de triomphe dédié au « héros des deux mondes » dont les idées libérales étaient très populaires quelques mois avant la révolution de Juillet 1830 qui renversera Charles X.

Un peu à l'ouest de Brié se trouve le domaine de la Grange qui fut au XVIII^e siècle la propriété des Hache. C'est sans doute Pierre Hache (1703-1776), le premier de la grande série des ébénistes, fils de Thomas, venu de Toulouse à la fin du XVIII^e siècle, qui acheta le domaine. Son douzième et dernier enfant, Christophe-André (1748-1831) hérita de cette agréable propriété qu'il meubla avec la production de son frère Jean-François et la sienne. Le tout fut hélas dispersé au XIX^e siècle. On a seulement retrouvé, mais c'est un témoignage émouvant, un petit assemblage de bois colorés découpés en rectangles et constituant un nuancier pour permettre aux clients de préciser leur choix.

Les événements du passé que je viens d'évoquer doivent s'imaginer à partir des lieux où ils se sont déroulés. Il reste sur le territoire de Brié quelques témoignages plus concrets. Le premier se situe aux limites de la commune et de celle de Bresson, au sommet d'une butte aujourd'hui boisée : il s'agit du fort de Montavie. Cet ouvrage appartient à la série qui fut élevée le long des frontières françaises après 1870 sous la direction du général Serré de Rivières. C'est le colonel Cosseron de Villenoisy, directeur du Génie à Grenoble qui fut responsable, sous le contrôle de Paris, des défenses de la ville. Il organisa un système de forts couronnant Grenoble et croisant leurs feux pour en interdire l'accès. Celui qui fut installé sur la colline de Montavie avait une double mission : protéger la gorge (c'est-à-dire l'arrière) du fort des Quatre-Seigneurs, mais aussi « maîtriser tout le plateau d'Herbeys depuis le village de ce nom jusqu'aux abords de Brié, Jarrie et Champagnier ». Il s'agissait de stopper un ennemi qui déboucherait par les hauts de Revel et de Saint-Martin-d'Uriage en évitant ainsi les feux du fort du Mûrier. Ce fort est entouré d'un large et profond fossé, défendu par les enfilades fournies par de petits ouvrages de pierre, en saillie sur l'escarpe et garnis d'embrasures, les « caponnières ». A l'intérieur, les casemates qui servaient de magasins et de casernements sont bien conservées. On voit aussi fort bien les épaulements des batteries. Le fort disposait de 24 canons servis par 280 hommes. Il fut achevé, canons en batterie et citernes pleines, en 1880. La face qui domine le plateau de Tavernolles-Brié se présente comme un long talus très pentu ; on jouit depuis son sommet d'une vue magnifique qui déroule d'abord le paysage agreste du plateau, puis dresse les hautes parois noires de forêts ou blanches de neige de Belledonne et du Taillefer. La plupart des forts, lorsqu'ils ne sont pas occultés par une végétation envahissante, commandent de larges horizons.

Ce qui fut leur principale raison d'être devient aujourd'hui un avantage touristique. On ne saurait malheureusement conseiller au public d'entrer dans le fort de Montavie en

raison du danger que font courir un pont à demi pourri et une porte déjà en partie écroulée et dont les restes sont fort branlants.

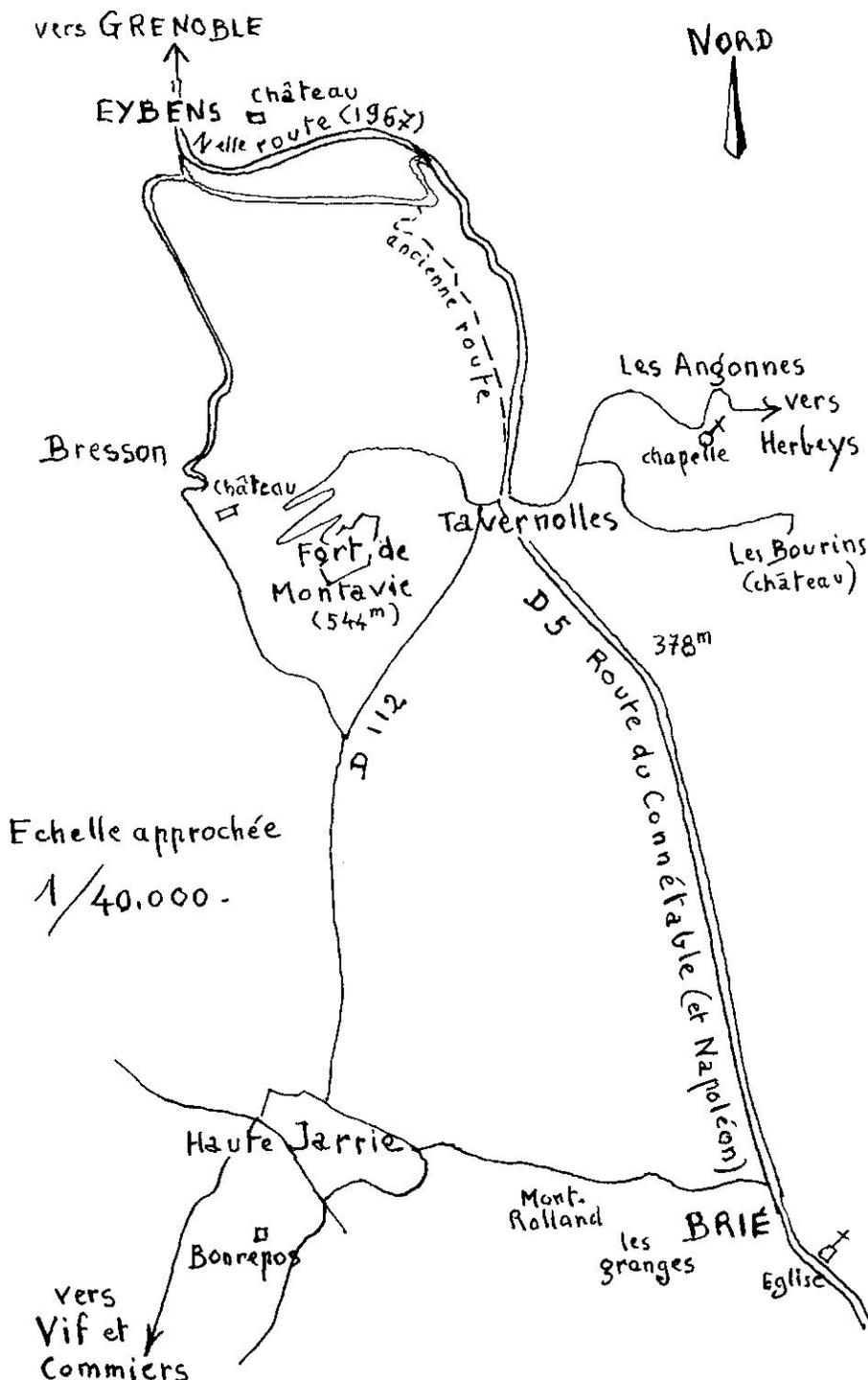
On pourra par contre se rendre en confiance à la chapelle des Angonnes, qui borde la petite route conduisant de Tavernolles à Herbeys. Chapelle qui fut une église paroissiale, située à peu près au centre d'un groupe de hameaux. En 1687, le cardinal Le Camus signalait lors de sa visite pastorale : « Il pleut en plusieurs endroits de la dite église! », mais on lui promettait des réparations avant la Toussaint. Un siècle plus tard en tout cas le chanoine de Reynaud trouve tout en bon état. « Le grand autel est fort propre ; il est doré et marbré de neuf depuis peu... garni de 6 chandeliers de bois doré très propres... » C'est incontestablement cet autel, toujours en place, qui constitue l'intérêt majeur de l'église. Il a par lui-même la forme dite en tombeau. Peint en faux marbre vert clair, il offre au centre de sa face principale une petite fenêtre garnie d'une grille destinée à permettre aux fidèles de venir vénérer les

reliques qui y sont déposées. La porte dorée du tabernacle est ornée de trois symboles chrétiens : le triangle de la Trinité, l'agneau, enfin un épi et une grappe de raisins. Le dossier dressé jusqu'à la voûte, d'une belle tonalité verte, est orné de multiples personnages en bois sculpté et peint « au naturel » : Vierge à l'enfant, saint Joseph, saint Michel, anges porte-flambeaux ; au fond d'une curieuse niche garnie de miroirs ternis se trouve un Christ encadré de deux petits anges adorateurs. Des rubans plissés semblent retenir des séries d'objets religieux, suivant le principe décoratif de la « chute ». Le tout est couronné par le triangle de la trinité entouré d'une gloire dont les rayons traversent des nuages selon la meilleure tradition du baroque berninien. On peut hésiter sur la date de l'ensemble. En principe, la forme de l'autel ferait pencher pour le XVIII^e siècle, mais d'autres éléments évoquent la fin du XVII^e et confirmeraient l'attribution de ce travail au sculpteur grenoblois Nicolas Chapuis, mort en 1683.

Il faut imaginer l'éclat de ce retable lorsque, dans la pénombre de la nef, la lumière des cierges se réfléchissait sur les miroirs multipliés, sur les ors partout répandus. Les paysans du voisinage, habitués à un cadre bien modeste, y trouvaient un témoignage du respect du à Dieu, une véritable vision de paradis comme aimait en créer l'art baroque.

La chapelle, dont le plafond en lambris dessiné de caissons a été restauré, possède encore quelques tableaux anciens. Une crucifixion du grenoblois Paul Dorival (1604-1684) marquée des armes du donateur Dufour de la Répara et de sa femme ; une copie de la Piéta d'Hannibal Carrache, ouvrage dramatique de la fin du XVI^e siècle ; une Vierge donnant le rosaire à saint Dominique et sainte Catherine de Sienne, qui figurait certainement autrefois au dessus de l'autel latéral utilisé par la confrérie du Rosaire. On voit enfin une œuvre très naïve qui daterait des environs de 1740 ; il s'agit du patron de la paroisse, saint Hippolyte, vêtu en soldat romain devant un paysage où se déroule son martyre (il fut traîné par un cheval). Plusieurs de ces tableaux auraient besoin d'une restauration : nettoyage, revernissage ou réentoilage.

Ce sont des entreprises coûteuses et délicates. Il est grand temps de mettre en route les démarches nécessaires pour obtenir sur l'ensemble de la chapelle une protection au titre des monuments historiques. Même si l'édifice lui-même ne présente pas un intérêt architectural bien considérable, la conservation presque complète de l'aménagement intérieur (il y a aussi dans la sacristie une belle armoire en noyer) et l'attachement lucide des habitants militent pour cette solution. Il s'agit là d'un témoin très évocateur d'une paroisse rurale sous l'Ancien régime.



Il y a vingt-cinq ans, le prix des Trois Roses...

Il y a vingt-cinq ans, le Comité de Sauvegarde était fondé. Et il marquait sa première année d'existence en récompensant deux boutiques qui avaient ressorti et nettoyé leurs vieilles pierres. L'une était place Sainte-Claire (actuellement Maison du Thé), l'autre quai Perrière, le marchand de cycles à côté de la montée Chalemont. Le président Fonvieille et moi avons fait ce tour à pied (1) avec le photographe du D.L. Depuis, nous continuons à récompenser les boutiques qui ressortent leurs vieilles pierres. Mais M. Dubedout avait inauguré la remise des « Trois Roses » et M. Carignon fait de même. Et il nous reste encore des boutiques à récompenser.

Marie-Henriette FOIX

(1) Aujourd'hui, le président du Comité dispose pour ce genre de tournée d'une bicyclette. On n'arrête pas le progrès ! (R.B.)

Histoire d'une échauguette

On se souvient peut-être mal que la foudre décoiffa un beau (ou plutôt un vilain) soir l'échauguette de la citadelle en pulvérisant sa coupole de pierre.

Il fut très difficile de la faire remplacer et l'activité de Madame Foix pour atteindre cet objectif lui valut le titre de noblesse très mérité de « baronne de l'échauguette ». Voici comment Madame Foix rappelait cet épisode dans notre bulletin de septembre 1981.

R. B.

M. Girard (alors architecte des Bâtiments de France) a vu la foudre tomber sur ce petit monument qui faisait partie de l'enceinte autour de l'Arsenal, construite par Lesdiguières.

Longtemps, les morceaux de la calotte sont restés à terre, et comme les Bâtiments de France ne pouvaient assumer les frais de la restauration, le Comité de Sauvegarde, nouvellement créé, s'en chargea. Il fit appel à M. Joseph Pascal, qui aimait son Vieux Grenoble, et voulut bien entreprendre les travaux. La difficulté était de trouver du tuf, cette pierre poreuse et légère, aux beaux tons dorés, nécessaire pour les échauguettes qui n'ont qu'un point d'appui sur le mur des fortifications et ne doivent donc pas peser, en entraînant le mur en avant.

Où trouver cette pierre ? M. Joseph Pascal connaissait bien Pommier-la-Placette. Il y avait eu là un vieux moulin dont restaient quelques pierres abandonnées. Du tuf, précisément. M. Joseph Pascal les fit transporter à Grenoble, et l'habile (et rare !) ouvrier de l'entreprise, qui connaissait le tuf, tailla les pierres à la forme. L'échauguette de 1595 retrouva sa calotte.

Et le Comité, qui ne possédait encore ni bureau, ni papier à en-tête, faisait ainsi son premier acte de sauvegarde, gardant à la famille Pascal toute sa reconnaissance. Le mur appartenant à l'Armée, celle-ci paya les frais.

M.-H. FOIX.

Vie de l'Association

ADRESSE : Maison du Tourisme, rue de la République

COTISATION : 60 F minimum - C.C.P. GRENOBLE 1320-25 N

PERMANENCES : Mardi 16 h à 18 h

PROCHAINES VISITES : SAMEDI 28 AVRIL : La Correrie de la Grande Chartreuse.

SAMEDI 26 MAI : Circuit en Beaufortin (Beaufort, Arêche, Boudin, Hauteluze, etc.)

SAMEDI 16 JUIN : Archéologie chez vous : Val d'Ainan. Aoste (Isère).